

A PROPOS DE L'EXPLICATION EN PSYCHOLOGIE

[ON EXPLANATION IN PSYCHOLOGY]

GÉRARD DE MONTPELLIER

The aim of any scientific explanation is either to infer the observed facts from theoretical concepts or "models", or to identify their necessary or sufficient conditions of apparition. These two approaches are also used in psychology. However, due to the special nature of this discipline, some conditions are different from the physical sciences. In particular, the role of causal finality and of a sign-to-signified relation in interpreting human behavior, is discussed.

Ainsi que le disait très heureusement M. Reuchlin (1980), lors d'un colloque consacré à l'explication en psychologie, la notion d'explication implique celle de «transfert d'intelligibilité» d'un discours à un autre, dans la direction d'une structure de pensée à la fois plus cohérente et plus économique. Nous ajouterions, pour notre part, que ce transfert vise un progrès ou un approfondissement de la connaissance (de Montpellier, 1979).

Toutes les sciences s'efforcent de réaliser ce transfert dans le but d'atteindre un niveau d'intelligibilité plus élevé dans la connaissance des phénomènes dont elles font l'étude. La psychologie se livre assurément au même effort. Mais le statut de «science» que la psychologie semble pouvoir revendiquer lui pose un problème préalable, en raison de la nature des conceptions que l'on a été amené à se faire de cette science. Si l'on admet que, selon la conception du behaviorisme, l'objet d'étude de la psychologie est le comportement envisagé comme un phénomène objectivement observable, au même titre que les autres objets ou événements du monde extérieur, les types d'explication ne pourront y être que ceux en usage dans les sciences empiriques, physiques et naturelles. Par contre, si l'on pense, ainsi que nous l'avons proposé dans diverses publications antérieures (de Montpellier, 1947, 1970, 1981a), que le comportement doit être considéré comme un phénomène possédant deux aspects, liés et complémentaires, — l'un externe, observable «du dehors», l'autre interne, observable uniquement par le sujet siège d'expériences vécues telles que celles de sensations, sentiments, désirs, intentions, décisions, par exemple, — aux modes d'explication utilisés dans les sciences naturelles, pourront s'en ajouter d'autres, en raison du caractère propre aux phénomènes d'expériences vécues intérioriquement par le sujet.

Dans un cas comme dans l'autre d'ailleurs, deux procédés généraux d'explication peuvent être distingués : l'un, *inductif*, consistant à établir des relations sous forme de *lois* entre phénomènes ou événements donnés dans l'expérience soit sensorielle et extérieure, soit vécue et intérieure; l'autre, *déductif*, permettant de déduire les phénomènes ou

événements observés de théories ou « modèles » construits sous la forme de systèmes de propositions logiques ou d'axiomes, considérés comme conditions, tout au moins suffisantes, de l'apparition des phénomènes donnés dans l'expérience.

Un premier type de relations entre phénomènes pourrait éventuellement être déjà mentionné, au titre d'explication de certains événements, à savoir la relation de *concomitance*, c'est-à-dire de simple liaison, voire de covariation entre événements, menant éventuellement à mettre en évidence des « facteurs de communauté » rendant compte des concomitances observées. L'explication consisterait, dans ce cas, à utiliser le degré de parenté entre phénomènes distincts, pour les rapprocher les uns des autres et ainsi les éclairer mutuellement.

Mais c'est sans doute la relation d'antécédent à conséquent, sous la forme de *déterminant à déterminé*, c'est-à-dire la relation de *causalité efficiente*, qui constitue le processus d'explication le plus courant dans les sciences de la nature, ainsi que dans celle du comportement envisagé comme un phénomène objectivement observable, selon la conception du behaviorisme orthodoxe. La réaction comportementale y est alors considérée comme une variable « dépendante » de variables causales considérées souvent comme « indépendantes », bien que celles-ci puissent dépendre elles-mêmes de variables causales antérieures. La réaction peut d'ailleurs dépendre éventuellement d'une variable indépendante par le truchement d'une ou de plusieurs variables dites « intermédiaires », parce que situées entre la variable considérée comme « indépendante » et la réaction de l'organisme. Dans ce cas, la dépendance comportementale pourrait être dite « indirecte ».

Si l'on admet la seconde conception du comportement indiquée ci-dessus — à savoir celle d'un processus ou phénomène présentant deux aspects, l'un externe ou physique, observable « du dehors », l'autre interne ou psychique, donné sous forme d'expériences vécues par le seul sujet —, conception qualifiée par certains auteurs (McDougall, 1926; Miller, Galanter & Pribram, 1960; Tolman, 1932) de behaviorisme « subjectif » —, deux nouveaux types de relations et, en conséquence, d'explications, difficilement formulables dans la conception du behaviorisme orthodoxe, peuvent être envisagés.

Un premier type est celui de la relation de *causalité finale*, c'est-à-dire d'antécédent à conséquent, exprimée sous la forme d'une relation de *moyen à fin*. Une telle relation implique l'existence de processus cognitifs, le processus d'*intentionnalité* notamment, comme facteur déterminant l'action comportementale, celle-ci ayant comme condition initiale, la visée, au niveau représentatif, d'un objet-but ou résultat à atteindre.

Une réaction-moyen de ce genre se manifeste déjà, semble-t-il, au niveau du comportement animal, dans le cas des réactions possédant un caractère instrumental en ce qui concerne l'obtention de certains effets affectant l'organisme, ainsi que les phénomènes de conditionnement dit « instrumental » en donnent de nombreux exemples.

L'un de ceux-ci, abondamment commenté en psychologie expérimentale, en est la situation de la cage de Skinner (1938), dans laquelle un animal, tel que le rat par exemple, obtient de la nourriture après avoir appuyé sur une pédale se trouvant dans la cage. Une telle réaction peut y être considérée comme le moyen ou la cause instrumentale de l'obtention de ce résultat.

Dans une situation de ce genre, on peut toutefois se demander quel est le déterminant de la réaction elle-même. Skinner qualifiait celle-ci d'«opérante», voulant signifier par là son caractère d'émission spontanée, c'est-à-dire non élicitée par une stimulation extérieure. Sans doute la situation dans laquelle se trouve placé l'animal (cage, pédale, etc.) comporte-t-elle des indices «discriminatifs», ainsi que les désigne l'auteur, c'est-à-dire certains objets à utiliser de préférence à d'autres dans la réaction manipulatoire. Mais n'est-ce pas l'événement «obtention de nourriture» à l'intervention de l'activité opératoire du sujet qui, visé anticipativement, constitue le déterminant proprement dit de la réaction «opérante», précédant au niveau représentatif la réalisation effective de celle-ci?

Le paradigme du conditionnement instrumental serait, dès lors, caractérisé par le mécanisme d'une double causalité : celle du but, visé cognitivement, sur l'activité comportementale réalisée, celle de cette dernière sur l'obtention du but, l'une et l'autre possédant le caractère d'une causalité «efficiente». Sans doute, une telle interprétation du conditionnement instrumental, faisant appel à un processus de nature cognitive, à savoir la représentation de la part du sujet du terme de l'action comme déterminant de la réaction comportementale, ne serait-elle acceptée ni par Skinner, ni par les théoriciens du behaviorisme orthodoxe. Mais, si la relation moyen-fin qu'elle suppose n'est qu'implicite, voire hypothétique dans le cas du conditionnement instrumental chez l'animal, elle est assurément manifeste dans l'action intentionnelle chez l'être humain, où le but, c'est-à-dire le terme de l'action, exerce une causalité finale mais en même temps efficiente sur l'opération-moyen, dans la mesure où la visée cognitive de ce terme est suscitée par des *motifs* donnant lieu aux intentions ou tendances réactionnelles des sujets. La motivation serait ainsi la source énergétique de l'activité comportementale, et l'explication, dans le cas de la relation moyen-fin, consisterait, dès lors, à identifier les motifs et intentions de la conduite, c'est-à-dire les facteurs intervenant à la fois dans son déterminisme et dans son sens.

D'une manière plus analytique, le mécanisme de la causalité finale, chez le sujet humain, pourrait être décomposé en trois phases d'influence successive : celle de l'action des motifs (dont l'analogue chez l'animal serait le besoin) sur l'intention d'atteindre ou d'obtenir un certain «état-de-chose» (objet-but), celle de l'intention ou tendance réactionnelle sur l'activité instrumentale, moyen approprié de cette atteinte, celle du moyen sur l'obtention du but, résultat ou terme convoité. Si l'on considère que le processus de motivation résulte de

l'intégration des deux premières phases (motif et intention conjugués), on retrouve la double causalité que nous mentionnions ci-dessus, comme caractéristique propre du processus de causalité finale.

Dans son intervention au colloque consacré à l'explication en psychologie, auquel on a fait allusion, Fr. Jacques (1980) notait que la connexion entre motif et intention est *étroite*: «l'intention d'agir et le motif sont des notions connexes», car «le motif est toujours motif d'une intention» (p. 90). D'autre part, poursuivait l'auteur, «on ne peut comprendre le motif, sans mentionner l'action qu'il motive» (p. 91). Mais la connexion entre le motif et l'action est *interne*: elle possède un caractère *logique*. Il s'agit, en effet, d'invoquer «une détermination qui justifie plutôt qu'un déterminisme qui enchaîne des causes à des effets» (p. 102).

De notre côté, lorsque nous introduisons la notion de causalité «efficiente» dans le mécanisme de la causalité finale, nous n'entendons pas dire que l'efficience soit de la même nature que celle intervenant dans les sciences physiques, où les termes de «cause» et d'«effet» sont appliqués à des événements distincts et, en principe, indépendants les uns des autres. Nous pensons que cette «efficience» consiste en une influence déterminante, c'est-à-dire donnant lieu à un mode d'action qui ne se serait pas produit sans elle, influence dont la nature pourrait être celle d'une liaison d'implication ou de signification d'un événement vis-à-vis d'un autre, donnant lieu à une activité comportementale observable, telle que celle du langage, par exemple, ainsi que l'ont mis en évidence les études sur la «sémantique de l'action». En effet, si les notions d'«intention» et de «motivation» relèvent essentiellement de l'expérience subjective intérieure, elles peuvent cependant donner lieu à une certaine «objectivation» dans les expressions verbales ou gestuelles d'intentionnalité, notamment.

Miss Anscombe (1957), dans une importante étude à ce sujet, note que beaucoup de descriptions d'actions réalisées sont formellement des descriptions d'«intentions exécutées», ce qui signifie que l'intention y est requise pour la définition des concepts utilisés (p. 87).

Austin (1962), de son côté, souligne ce même caractère de la part de certains énoncés du «langage ordinaire», qu'il désigne par les appellations de «performatifs» ou d'«illocutionnaires». De tels énoncés se distinguent des énoncés «constatifs» ou «locutionnaires» en ce qu'ils ne se bornent pas à décrire des événements ou «états de chose», mais *font* quelque chose, c'est-à-dire constituent des *actes* qui sont des performances modifiant les relations du locuteur avec son entourage.

Dans une étude antérieure intitulée «Les critères de l'intentionnalité» (1981b), nous avons signalé, à la suite des travaux d'Anscombe, d'Austin et de Searle, ceux de Ricœur (1970-1971) concernant les énoncés et expressions verbales («performatifs») du «langage ordinaire» constituant une «déclaration d'*intention exécutée*, c'est-à-dire relative à une performance qui se trouve déjà en acte de réalisation au niveau verbal chez le locuteur, avant de se produire éventuellement dans une

performance comportementale proprement dite, chez le locuteur, l'interlocuteur et, le plus souvent, chez l'un et l'autre successivement» (p. 347). Ricœur soulignait à ce sujet que le sens profond de ces énoncés était «le cœur de l'intention elle-même», bien que «l'intention ne soit pas saisie par introspection, mais impliquée sémantiquement par l'usage du discours» (p. 75). Commentant l'analogie entre l'intention et la volition, cet auteur ajoutait : «le performatif du dire est le commencement de la performance du faire; ... avoir l'intention de ..., c'est déjà tâcher de... faire; et comme tout faire est un *faire en sorte que*, on peut dire que toute intention est un : s'efforcer de faire en sorte que, s'efforcer d'obtenir le résultat que... C'est pourquoi une intention peut être décrite dans les termes de l'action qu'elle commence, et cette action à son tour peut être décrite dans les termes du résultat qu'elle poursuit; en sorte que le résultat à quoi se termine la performance caractérise aussi l'intention qui «promet» ou «commande» l'action. C'est tout cela que dans le langage ordinaire, nous appelons une intention : elle est le commencement du faire-quelque-chose de-sorte-que quelque-chose-d'autre-arrive» (p. 89).

Un second type de relations que la conception du behaviorisme «subjectif» permet d'envisager comme forme d'explication est celle de «*signification*», c'est-à-dire de *signifiant* à *signifié*, d'un événement ou phénomène vis-à-vis d'un autre.

Cette relation n'est pas seulement associative (bien qu'elle puisse éventuellement le devenir) liant deux ou plusieurs éléments les uns aux autres, en raison de leur contiguïté spatio-temporelle ou de leur similitude : elle est essentiellement «représentative», en ce sens que l'un des termes ou événements est un «signifiant» de l'autre, c'est-à-dire exerce vis-à-vis de celui-ci la fonction de «représentant».

Ainsi que plusieurs auteurs l'ont souligné (P. Janet, notamment), dans une telle fonction, le signifiant possède le caractère d'un «objet double» : il est à la fois lui-même et autre chose, à savoir l'objet ou l'événement qu'il représente.

L'explication consista alors à découvrir le signifié à partir du signifiant. Lorsqu'il existe entre les deux termes une relation de similitude ou d'analogie, la découverte du signifié s'en trouve sans doute facilitée. Par contre, lorsque l'analogie est inexistante, cette découverte ne peut se faire que sur la base de conceptions théoriques admises par ailleurs, l'explication prenant alors la forme d'une interprétation ou *herméneutique*, dont le degré de plausibilité est celui d'hypothèses ou de théories, c'est-à-dire de conditions éventuellement suffisantes, mais non nécessaires à l'explication des phénomènes considérés comme «signifiants».

S'agit-il, en pareils cas, d'explication de type «déductif», comme le sont les hypothèses, théories ou «modèles» en sciences de la nature, voire en psychologie, dans le cas de relations de type causal, dont il a été question dans ce qui précède? Dans une certaine mesure peut-être. Mais, ainsi que le note M. Reuchlin, dans son intervention au

colloque sur l'explication en psychologie auquel on a fait allusion ci-dessus, la distance entre le discours descriptif des phénomènes observés dans l'expérience et celui des théories ou modèles invoqués au départ de la déduction est plus grande dans le cas de l'interprétation que dans celui de l'explication scientifique, la «vérfiabilité» des théories y étant beaucoup moins aisée en raison du fait que, si la formulation des relations de signifiant à signifié peut résulter, dans certains cas, de l'expérience vécue par le sujet et faire l'objet d'un certain dévoilement en termes de langage, dans d'autres cas, elle n'a le plus souvent comme support, en ce qui concerne la nature du signifié, qu'une existence très spéculative dans la pensée du psychologue qui l'invoque.

C'est notamment le cas, semble-t-il, en ce qui concerne les relations de signifiant à signifié auxquelles recourt la psychanalyse freudienne, les signifiés des signifiants observés sous la forme de rêves, de symptômes psychotiques, d'actes «manqués», d'expressions verbales, n'ayant d'existence que dans le monde de l'inconscient du sujet. La relation de signifiant à signifié y est ainsi celle d'un événement manifeste à un événement caché; mais, aux yeux de la théorie freudienne, c'est l'événement caché qui constitue la réalité originaire et fondamentale, l'événement manifeste n'en étant qu'un *symbole* déguisé sous la pression du processus de refoulement, maintenue par celle de la censure.

Dans un important ouvrage consacré à la psychanalyse freudienne, Ricœur (1965), citant le philosophe Toulmin (1954), note que les propositions psychanalytiques diffèrent autant de l'explication causale que de la motivation «alléguée» ou «rapportée», les phrases de la psychanalyse, souligne-t-il, «ne se placent ni dans le discours causal des sciences de la nature, ni dans le discours motivationnel de la phénoménologie» (p. 352). Le discours freudien est appelé par l'auteur «une sémantique du désir; c'est un discours mixte qui tombe en dehors de l'alternative motif-cause» (p. 355). On peut à son sujet parler, si l'on veut, de déduction, en ce sens que les concepts de la théorie sont les notions qu'il faut élaborer pour que l'on puisse ordonner et systématiser l'expérience analytique; je les appellerai, précise-t-il, «les conditions de possibilité d'une sémantique du désir. C'est à ce titre qu'ils peuvent et doivent être critiqués, perfectionnés, voire récusés, mais non en tant que concepts théoriques d'une science d'observation» (p. 366).

Il nous semble que ces trois types de relations entre événements de la conduite humaine dont nous venons de faire une brève analyse, à savoir les relations de cause à effet, de moyen à fin, de signifiant à signifié, caractérisent les trois principaux modes ou formes d'explication que la psychologie utilise pour opérer le «transfert d'intelligibilité» qu'implique la compréhension des phénomènes qui font l'objet d'étude de cette discipline. Mais, ainsi que nous l'avons noté au début de cet essai, cette analyse suppose qu'outre la méthode d'observation objective des événements extérieurs caractérisant ce que nous avons appelé la

face externe des réactions comportementales, on recourt également, en ce qui concerne les relations de moyen à fin et celles de signifiant à signifié, à l'observation subjective, c'est-à-dire *introspective*, permettant de faire usage notamment des notions phénoménologiques d'intentionnalité, de motivation et de désir.

Sans doute, les processus de «pulsion», ainsi que de désir, entendus dans le sens psychanalytique de ces termes, ne sont-ils pas donnés comme tels dans l'expérience consciente du sujet en cours d'analyse et, peut-être, ne le sont-ils jamais chez la plupart des sujets peu enclin à l'introspection. Mais ils ont cependant dû l'être d'une manière ou d'une autre, tout au moins chez l'analyste, ainsi que chez ceux qui en ont élaboré la théorie; sinon comment expliquer l'appel que l'on y fait? En réalité, ces processus ne se manifestent qu'à des degrés de clarté peu élevés et l'on doit admettre qu'à la limite, ils puissent échapper à la conscience. Mais il faut bien admettre aussi que le savoir conjectural concernant la nature des phénomènes qualifiés d'inconscients repose sur la présence de ces processus et de leurs traces, à l'un ou l'autre moment de l'activité consciente, et que c'est sur cette base que nous postulons leur existence.

On a pu dire (Canestrelli, 1968) que «les processus de l'inconscient... ne sont pas quelque chose de véritablement observable, mais seulement un ensemble de schémas inventés pour grouper dans un cadre rationnel les données de notre expérience intérieure» (p. 74). Mais peut-on douter que les concepts intervenant dans ces schémas pour justifier les caractères «significatifs» et «intentionnels» du comportement soient issus, eux aussi, des données de l'expérience subjective?

RÉFÉRENCES

- Anscombe, G. E. M. (1957). *Intention*. Oxford: Blackwell.
- Austin, G. L. (1962). *How to do things with words*. Oxford University Press.
- Canestrelli, L. (1968). In *Le comportement*. Paris: Presses Universitaires de France.
- de Montpellier, G. (1947). Qu'est-ce que le comportement? *Revue Philosophique de Louvain*, 45.
- de Montpellier, G. (1970). La psychologie est-elle la science du comportement? *Revue Philosophique de Louvain*, 68.
- de Montpellier, G. (1979). Sur les types d'explication en psychologie. *Revue des Questions Scientifiques*, 150, 499-507.
- de Montpellier, G. (1981a). La notion de comportement et son évolution en psychologie. *Bulletin de la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques*, Académie Royale de Belgique, 67, p. 5.
- de Montpellier, G. (1981b). Les critères de l'intentionnalité. *Revue des Questions Scientifiques*, 67, p. 152.
- Jacques, Fr. (1980). In M. Richelle & X. Seron (Eds.), *L'explication en psychologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- McDougall, W. (1926). *Outline of psychology*. New York: Scribner's.
- Miller, G. A., Galanter, E., & Pribram, K. H. (1960). *Plans and the structure of behavior*. New York: Holt.

- Reuchlin, M. (1980). In M. Richelle & X. Seron (Eds.), *L'explication en psychologie*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Ricœur, P. (1965). *De l'interprétation. Essai sur Freud*. Paris: Editions du Seuil.
- Ricœur, P. (1970-1971). *La sémantique de l'action*. Louvain, notes de cours.
- Skinner, B.F. (1938). *The behavior of organisms*. New York: Appleton-Century.
- Tolman, E. (1932). *Purposive behavior in animals and men*. New York: The Century Co.
- Toulmin, S. (1954). *Philosophy and analysis*. Oxford: Blackwell.

Leopold III laan 33
3030 Heverlee

Reçu juin 1984